

C'EST LA FÊTE À DIONYSIOS

Tout est parti de Porto. La tradition veut que l'on fasse quelquefois, chez le maraîcher, un *bacalhau à Bráz*, le plat préféré du peuple. La bisaïeule de son épouse vient de là. Morue bouillie, patiemment effeuillée, oignons à la poêle, frites paille à peine dorées, toujours à la poêle, on mélange avec des œufs, on repasse le tout à la poêle, belle omelette. La grand-mère est allée à Porto. Les frites paille sont juste amollies, blanchâtres, et la présentation... Un gros furoncle au milieu de l'omelette. C'est Mozart qu'on assassine. Et le maraîcher qui choisit patiemment les patates adéquates... Sinon, les frites, il veut bien, mais il préfère les mettre au four, coupées de la même façon, on décroche au bout d'une heure, la patate a gardé son goût originel...

Pour comprendre les chœurs des *Bacchantes*, mieux vaut connaître la légende de Cadmos, le gars de Sidon, frangin d'Europe, qui a, peu importe pourquoi, suivi une vache endurente pour fonder une ville là où elle s'écroulerait, c'est à dire le site de Thèbes. Il partage la vache avec ses compagnons, mais lui faut de l'eau, un dragon garde la seule source disponible. En ce temps-là, dirait un regretté, les dragons surveillaient les trésors et les sources. Cadmos tue la grosse bête. Athéna lui conseille de planter les dents du dragon en terre, il en pousse des guerriers tout armés, et menaçants. Selon la déesse, la seule façon de les rendre inoffensifs, c'est de jeter une pierre au beau milieu de ces guerriers. C'est toi qui l'as lancée, non, c'est toi, ils s'entretuent, il n'en reste que cinq, qu'on appelle les Spartes, du verbe *speiro*, de la même racine que le sperme que l'on plante dans les dames. Ne pas confondre les Spartes, descendants du dragon, et les Spartiates. Ces Spartes ont fait souche : tous les Thébains descendent d'un dragon.

Sémélé, fille de Cadmos et d'Harmonie, n'a pas inutilement résisté aux assauts de Zeus. Héra, aussi jalouse que d'habitude, glisse un mot à l'oreille de la nouvelle conquête, qui demande au roi des dieux de se présenter dans toute sa gloire, ce qu'il fait : elle est grillée ; Zeus récupère un fœtus qu'il coud dans sa cuisse, laquelle sans doute va lui offrir le liquide amniotique nécessaire à son développement. Les sœurs de la calcinée, jalouses qu'elle ait eu un dieu pour amant, répandent le bruit que l'enfant, confié à Inô, est le fruit d'une plate coucherie. Le fils d'Agavé, Penthée, qui règne sur Thèbes, s'empresse de colporter ces ragots sur son divin cousin.

Dionysos, revenu à Thèbes, où il est né, ne manquera pas de châtier les envieuses et Penthée. Sa mère méritait quelques égards. *Les Bacchantes* racontent ce châtiment : ces dames, prises d'un délire bachique, et douées

de la force surhumaine que donnent les dieux, vont déchiqueter le prince incrédule dont la mère rapportera la tête plantée, sur un thyrses, comme, sur une pieu et bien plus tard, la tête d'un aristocrate.

Le maraîcher a commis un sonnet là-dessus :

*Les bacchantes en meute écorchent un taureau
Les membres arrachés doucement se balancent
Aux branches des sapins la montagne est en transe
Les pentes ne sont plus qu'amas de chair et d'os*

*Il ne reste qu'un roi avec ses oripeaux
En haut d'un résineux un cadavre en souffrance
Qui finit par tomber les ménades s'élancent
Un bon millier de mains le dépèce aussitôt*

*Il enrageait le roi d'être cousin d'un dieu
Si l'on en croit Penthée sa tante est une pute
Et son fils un bâtard le fruit d'une culbute
Railler Dionysos Zeus on ne peut faire mieux
Pour un simple mortel ce n'est pas indiqué
Il a perdu la tête il la perd en effet*

Fred Caulan salue la chute, où l'expression *en effet* signifie effectivement, comme chez les grands classiques. L'on ne peut reprocher à l'auteur des ruptures de ton qui sont dans sa manière.

Pour l'épouse du maraîcher l'argument est simple, il ne s'agit que d'un sacrifice humain, que l'on prépare — le roi est habillé en femme, comme l'on met des bandelettes et de la farine sur l'échine d'une bête à immoler — les officiantes, ce sont les Bacchantes qui tuent et dépècent la victime — dans ce cas, il n'y a plus qu'à voir, après, les effets de ce sacrifice sur la principale officiante. Le mécréant a été débité par sa mère et ses tantes pour avoir nié la divinité de Dionysos, lequel met en scène la mise à mort, d'où les péripéties savamment agencées.

– Il n'est pas plus facile d'être un mécréant à l'aube de notre siècle sous certains climats, en attendant le nôtre, fait remarquer Isabelle Higure.

L'analogie semble hasardeuse

Lucie Biline tient à revenir sur la notion de mécréant. Penthée respecte les dieux, il ne conteste qu'une anecdote qui lui semble discutable. Ce n'est pas sa faute s'il s'est fait bourrer le crâne par sa mère et ses tantes. Il est naturel que celles-ci ne survivent que pour constater les dégâts. Le polythéisme

n'est pas naturellement hostile à l'introduction de nouveaux dieux. On n'aurait vu aucun inconvénient à coller des statues de Jésus aux carrefours de Suburre, et dans le quartier du céramique, où les potiers travaillaient pour nos musées. Jéhovah aurait bien trôné sur le Palatin, ou près des Langues Roches. Penthée refuse d'admettre que Zeus ai fait un enfant à Sémélé. C'est intolérable pour Dionysos, qui lui laisse quand même une chance, en multipliant les démonstrations : prisonnier libéré — en fait, le roi essaie d'enchaîner un taureau — récit d'un messager qui décrit les exploits des Ménades. Rien n'y fait. Ce qui n'empêche pas que d'aucuns voient en lui un monarque éclairé qui raisonne comme un philosophe des lumières, et lutte contre l'infâme.

Pour Luc Taireux, il ne faut pas exagérer l'influence de sa mère et de ses tantes. D'après Cadmos, l'enfant était déjà impéieux (*Si quelqu'un trouble ta tranquillité, grand-père, je ferai prompte justice*). L'adulte ne supporte aucun désordre, pas question de permettre les joyeux cortèges de Dionysos, et de voir les femmes de sa famille gambader sur le Cithéron. On a beau lui expliquer le rôle de Dionysos : il donne aux mortels le vin qui fait oublier les misères inhérentes à la nature humaine, et représente, pardon pour l'anachronisme, l'esprit de carnaval. Essayez donc d'interdire le carnaval de Dunkerque, de Nice ou de Limoux...

A-t-on vraiment laissé une chance à Penthée ? se demande Claudie Férante. Il faut attendre le vers 810 pour que Dionysos renonce à lui faire entendre raison, et lui propose de l'emmener là-haut. La façon dont le roi se prête coquettement au jeu (*Suis-je bien comme ça ?* demande-t-il) relève de la farce. Si Dionysos a sincèrement essayé de le convaincre, c'est de l'obligeance ; s'il sait qu'il ne pourra le faire, c'est du sadisme. Quand on lui reproche le châtement disproportionné qu'il inflige à cette famille, il invoque la force du destin.

Nicolas Siffe fredonne l'ouverture de Verdi, sans doute reprise pour une réclame de balançoire à chat.

Il est vrai que le traitement du patient est rude, fait-il remarquer après la dernière note. Premier palier : Cadmos et Tirésias qui se dandinent en habits de Bacchants ; deuxième : le prisonnier libéré qui vient le narguer, en essayant de le calmer. Troisième, le récit d'un messager : les Bacchantes s'occupent à des tâches paisibles comme rajuster les couronnes de leur thyrses et chanter les hymnes bachiques dont elles se renvoient alternativement les couplets, quand elles ne dorment pas adossées à des sapins, ou sur des feuilles de chênes, ou qu'elles ne frappent pas des rochers d'où jaillit de l'eau, du vin ou du lait, tandis que de leurs thyrses dégoutte du miel. Les cheveux coulent sur les épaules librement, et certaines d'entre

elles allaitent des faons et des louveteaux, le tableau est charmant. Mais il ne faut pas les déranger. La fête change de nature lorsqu'elles sont importunées par des bergers agressifs, dont elles dépècent allègrement le bétail, comme le roi plus tard. Et l'on voudrait que le malade se reprenne ? La suite est bien cruelle, où est la démesure ? Dans la vengeance de Dionysos, ou chez des mortels qui s'obstinent à ne pas respecter un dieu dont ils nient l'existence ? Ce dieu-là n'est pas plus jaloux qu'un autre, et n'a pas besoin de talibans ou des cloches de la Saint-Barthélémy pour se manifester. Il n'a fait massacrer que de bœufs, des moutons, et un roi qui n'a fait que rompre un charme, ce dont se gardent bien les chevaliers errant.

Avant l'arrivée de Dionysos, Thèbes vivait sous la coupe d'un tyran implacable, et je donne au mot tyran son sens moderne, dit Fred Caulan. On sent une crainte diffuse chez ses sujets (*Puis-je te parler clairement, je crains ton tempérament colérique ?*) l'ordre règne à Thèbes. Si les Irlandais tricotent si bien des gambettes, c'est que les Anglais leur défendaient de bouger les bras, Franco interdisait leur sardane aux Catalans, et je ne parle pas de tout ce que proscriit un taliban rigoureux. Dionysos commence par libérer les femmes en les menant sur les hauteurs du Cithéron. Cadmos et Tirésias savent à qui ils ont affaire, Penthée veut ramener l'ordre. C'est curieux comme un homme peut se fondre dans sa fonction. Surtout si cette fonction répond à son caractère. La cité doit reconnaître la nature divine de Dionysos pour être libérée. Les libérations sont toujours aussi cruelles que gaies. On joue de l'accordéon tandis que d'autres tondent des femmes et tabassent à mort des miliciens. On abat les statues qui étaient le symbole de notre servilité. La statue tombe, la servilité demeure quand s'apaisent les flonflons. Rendons hommage en passant au Front Popu, et à la Révolution des Œillets, moins agressifs. Le dieu fait sauter le couvercle en détruisant la maison du Prince, lequel se retrouvera, déguisé en femme, sur un sapin, avant de se faire déchiqueter en cadence par les femmes de sa maison. La fête est sanglante et cruelle. On jouait des tragédies aux Dionysies. Celle-ci est un hommage enlevé au dieu qu'on y célèbre.

